Zeitschrift: Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Band: 33 (1904-1905)

Nachruf: Louis Favre : 1822-1904
Autor: Tribolet, Maurice de

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1822—1904

LOUIS FAVRE[1]

1822-1904

PAR MAURICE DE TRIBOLET

La longue et belle carrière de Louis Favre a été consacrée tout entière au service d'un pays tendrement aimé. C'est que la terre neuchâteloise lui fut chère; il lui avait voué un culte particulier et ne cessa de la faire connaître à ceux qui l'ignoraient, de la faire aimer à ceux qui la connaissaient. C'était, de sa part, un attachement passionné pour elle, qu'il aimait non seulement dans son présent, mais aussi et peut-être davantage encore dans son passé.

Favre fut avant tout un patriote qui chérissait son pays et chacun sait la place que cet homme de bien a tenue dans notre vie publique, le rôle qu'il a joué dans notre vie locale. Pendant un demi-siècle il a coopéré à la plupart des créations qui ont vu le jour chez nous, dans le domaine des écoles, de la science, des arts, de l'industrie, de l'utilité publique, et s'il ne fut jamais ce qu'on peut appeler un homme d'initiative, il s'est cependant toujours fait un devoir, en même temps qu'un honneur, d'y collaborer dans la mesure de ses forces.

[1] Notice lue à la Séance générale de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles, à La Sagne, le 24 juin 1905.

Descendant d'une famille modeste et sans fortune, il sut dès son enfance ce qu'est le travail et en connut les bienfaits. Le travail était son élément et il semblait y puiser le secret de sa force et de son indomptable courage. Il s'intéressait à tout et son esprit universel s'était familiarisé par un labeur personnel avec toutes les connaissances humaines. C'est grâce à lui qu'il acquit cette culture scientifique qui a fait de sa personne un encyclopédiste et un vulgarisateur aimé et apprécié. Il fut un *self-made man* dans toute l'acception de ce terme et s'il est parvenu à s'élever à la situation qu'il s'est créée, c'est grâce à son énergie tenace et persévérante.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'œuvre de Louis Favre, c'est sa prodigieuse diversité. L'activité considérable qu'il montra dans tous les domaines était due à la variété de ses aptitudes et de ses connaissances, à son intérêt toujours en éveil pour la chose publique. Cette activité provenait essentiellement d'une qualité qu'il conserva intacte jusqu'à sa mort, et qui était une prodigieuse mémoire, à laquelle venait s'ajouter l'habitude de tout noter avec une méthode, une ponctualité et une régularité merveilleuses, ce qui lui permettait de retrouver promptement et sûrement n'importe quel fait observé ou lu dans n'importe quel domaine. Ayant reçu une bonne et solide instruction primaire, puis les leçons et l'exemple d'hommes remarquables, tels que les professeurs Henri Ladame et surtout Agassiz, il acquit la passion d'apprendre et le don d'observer. Si l'on joint à ceci une extraordinaire dextérité et une incroyable souplesse de la main qui le rendaient capable de se livrer aux genres de travaux manuels les plus diffi-

ciles, des yeux qui lui permettaient d'exécuter, même à la fin de sa vie et cela sans lunettes, les dessins les plus délicats, on comprendra sans peine que cet homme si merveilleusement doué n'ait eu qu'à entretenir intacts tous ces dons par une vie absolument régulière, par la privation de tout ce qui pouvait lui être nuisible et surtout par un perpétuel commerce avec la jeunesse. Curieux de toutes les branches du savoir humain, il est peu de sphères du domaine intellectuel qu'il n'ait explorées, non en simple amateur ou savant de cabinet, mais en producteur, tour à tour naturaliste, historien, archéologue, littérateur, artiste même.

Louis Favre est né à Boudry le 17 mars 1822. Son père était le receveur, justicier, maître-bourgeois et secrétaire de ville Abram-H. Favre, connu habituellement, à cause de sa corpulence extraordinaire, sous le nom de « le gros Favre ». Il suivit régulièrement l'école de sa petite ville natale, qui avait alors à sa tête un des meilleurs instituteurs du canton, M. Aug. Jacot. Il y apprit l'orthographe, l'écriture, le calcul, avec des notions d'histoire, de géographie, de dessin, même d'allemand, et la fréquenta jusqu'à la fin de 1835, époque à laquelle une luxation du bras droit, dont la guérison fut lente, le força d'interrompre ses études. Mais quoiqu'il n'eût séjourné à Boudry que les premières années de sa jeunesse, cette localité a toujours tenu une grande place dans sa vie et dans ses affections.

A l'âge de quatorze ans, en automne 1836, il entre au Collège de Neuchâtel, dans la première classe,

dirigée par le professeur Ch. Prince, qui eut une grande influence sur lui. Il était ici en pension chez son beau-frère, Henri Ladame, professeur de physique et de chimie, qui avait épousé l'année précédente sa sœur Augustine. Le Collège était installé dans le nouveau bâtiment du Gymnase, de construction toute récente ; il comprenait sept classes, dont la première, la plus élevée, donnait accès aux Auditoires, composés de deux ans de rhétorique et deux ans de philosophie. Pendant le temps de ses trop courtes études à Neuchâtel, il fut un élève studieux et appliqué, ainsi qu'en témoignent les quelques pages dans lesquelles il a raconté sa vie d'étudiant[1].

« Mon premier professeur, dit-il, fut Charles Prince, homme d'une haute culture, dont l'abord froid, la figure blême, osseuse et maigre, prévenaient peu en sa faveur, mais qui, dans l'intimité, était un causeur charmant, joignant à l'érudition un enthousiasme sincère pour la poésie et l'idéal... Je dois le dire, c'est Charles Prince qui m'a révélé le beau dans les lettres et dans la nature, et je lui en garde une profonde reconnaissance ; c'est lui aussi qui m'a encouragé dans mes premiers essais de composition, par des conseils bienveillants et de sages avis... J'arrivais de Boudry, à quatorze ans, avec un bien mince bagage scientifique et littéraire ; je savais mieux manier la fourche, le râteau, travailler au pressoir, garder les vaches, *youler* avec les *patiorets*, mes collègues, et allumer des *torrées* dans les libres prairies des bords de l'Areuse, que parler français ou résoudre une proposition de géométrie. Toute mon habileté rusti-

[1] *Suisse libérale* des 7, 11, 16 et 25 mars 1901.

que, et le patois que j'avais entendu jusqu'alors autour de moi dans la bouche des adultes, ne servaient qu'à m'égarer et me tendre des pièges. Pourtant, j'avais l'habitude du travail, de la soumission, du respect et de la confiance à l'égard de mes supérieurs ; je savais par cœur mon catéchisme d'Ostervald, demandes et réponses, avec les passages correspondants, beaucoup de psaumes, une grande partie des évangiles, et même du Télémaque, nos livres de lecture à l'école de Boudry. Pour singulière qu'elle était, cette préparation en valait peut-être bien une autre. »

« Quel changement après une année passée sous la discipline de M. Prince, qui nous avait fait lire et analyser Corneille, Racine, un peu de Molière et de Voltaire, apprendre par cœur l'Art poétique de Boileau, enseigné de la rhétorique et de la versification. Nous avions assisté aux leçons de M. de Joannis, l'aimable Français, qui avait le don de communiquer sa grâce et son élégance à l'algèbre, même à la géométrie. Les cours de physique, de chimie d'Henri Ladame avaient bouleversé mes préjugés, mes superstitions de villageois, ma foi aux sortilèges, aux sorcières, à la somnambule de Gorgier. Nos autres professeurs étaient, pour la langue allemande, M. Luttringhausen, un érudit, mais un excellent pédagogue, énergique et habile, qui nous faisait travailler avec méthode. Le brave père Moritz nous enseignait le dessin une heure par semaine, mais ne parvenait pas à dominer les turbulents de la deuxième classe qu'on associait à nous. Il en était de même de la calligraphie et de la comptabilité avec M. Prince-Wittnauer, aîné, animé des meilleures intentions et fort capable,

mais paralysé par les tours que lui jouaient les farceurs sans retenue. Les fascinantes expositions d'Agassiz nous avaient fait pénétrer dans les mystères de la nature et de la vie; il nous communiquait l'ardeur joyeuse, l'appétit de connaître qui brûlait en lui, rayonnait dans ses yeux et illuminait sa sympathique figure. Les belles heures que celles de cette initiation, de ce passage de la nuit à la lumière, de ce lever de rideau sur le monde éblouissant de la science, des lettres, des trésors accumulés par ceux qui nous ont précédés sur la terre depuis tant et tant de siècles. »

« En Belles-Lettres, continue Favre, la liberté dont nous jouissions me pesait, je sentais le besoin d'un directeur, ce que n'était pas M. le ministre L'Eplattenier, qui était censé être notre professeur principal. Il nous donnait l'histoire générale et l'histoire de la littérature, qu'il dictait avec une rapidité déconcertante pour les novices et qu'il entremêlait de quelques brèves explications, dites d'une voix sèche en rapport avec sa figure anguleuse et maigre de pasteur ascète. Il devait nous enseigner les belles-lettres, la récitation, la composition, mais il n'avait pas le charme suggestif indispensable pour parler du beau, ni la vigueur de la pensée, la chaleur de sentiment qui inspirent l'écrivain et font l'orateur. J'avais la hardiesse de lui comparer le vieux pasteur Dieu de Bellefontaine, des Verrières, qui venait parfois prêcher à Boudry pour son cher frère, le pasteur-doyen Wuest et qui remplissait l'église des vibrations de sa voix puissante et de l'harmonie de ses périodes à la Massillon. Ce cher professeur L'Eplattenier, très bon, très affectueux, très frêle, dont on a dit que la lame avait usé le fourreau, tomba malade, mourut et fut

remplacé en partie par M. Monvert, qui nous révéla par son exemple et ses conseils la vraie lecture et la vraie récitation, du moins pour les fables, les contes et les morceaux comiques. ... Il nous enseignait une tenue aisée, une prononciation nette, exempte d'emphase, la simplicité, le naturel, la vérité dans l'expression. Un Français qui vint à Neuchâtel sur ces entrefaites, M. de Rosmalen, élève de Talma, et qui donna quelques conférences très fréquentées, nous confirma l'excellence des préceptes de notre professeur. »

Et, plus loin, Favre fait part de ses impressions lorsqu'il fut entré en philosophie, mais elles ne sont pas tendres pour son professeur. «... Je suivais, dit-il, tant bien que mal le cours d'anthropologie de M. Guillebert, qui nourrissait moins mon esprit et mon cœur que l'instruction religieuse reçue l'année précédente de M. le pasteur Wuest, avec qui j'avais fait ma première communion à Boudry. L'obligation de lire nos compositions chez le professeur, qui prenait ses notes à loisir et ne soufflait mot, avant de les lire à l'auditoire où nous devions entendre sa critique écrite, très serrée, souvent railleuse, outre celle de nos camarades, avait quelque chose de peu encourageant. J'avoue que je fus roulé de la belle façon. Nos leçons de philosophie avaient une durée de deux heures ; le cours changeait peu d'une volée à l'autre ; j'avais, en 1839, un cahier écrit par un étudiant de 1822 et la différence était peu sensible... »

Quant aux distractions de la vie d'étudiant, Favre avoue qu'elles tenaient assez peu de place dans la leur, qui était pour lui et la plupart de ses camarades « une pioche de tous les jours et de toutes les sai-

sons». « Notre modeste société d'étudiants[1], dit-il, avait des réunions dans la salle du Gymnase consacrée au cours de philosophie, dont le nom seul nous pénétrait de respect ; elles étaient calmes et décentes ; point de ces coups de bâton sur les tables pour réclamer le silence, point de ces hurlements comme j'ai eu l'occasion d'en entendre ailleurs plus tard ; on y lisait des travaux préparés avec soin et discutés sérieusement ; il y avait des récitations, des improvisations, qui nous étaient fort utiles... La séance finie, nous retournions à la maison, à nos devoirs ; jamais nous n'avons mis les pieds dans une brasserie ou dans un café ; l'éducation que nous avions reçue proscrivait ces excursions pour lesquelles, du reste, nous n'avions aucun goût. »

Favre eût bien aimé voir se prolonger son temps d'études et avoir encore l'occasion de compléter ses connaissances acquises, mais des revers de fortune et la nécessité de l'existence l'obligèrent, après une année de philosophie, à quitter Neuchâtel pour accepter le poste d'instituteur de la classe supérieure des écoles du Locle. « Vers la fin de mars 1840, dit-il, je partais de Boudry à pied pour Le Locle, où j'allais

[1] La Société de Zofingue, fondée en 1823, fut remplacée en 1832 par la Société des étudiants neuchâtelois, redevenue Société de Zofingue du 5 juin 1838 au 4 février 1839. Le 19 février ses membres sortent de cette société et reconstituent l'ancienne Société des étudiants neuchâtelois qui, en 1848, prenait avec ses sœurs de Lausanne et Genève le nom de Société de Belles-Lettres. Après avoir fait partie de la Société de Zofingue de 1838 à 1839, L. Favre fut, avec Georges Berthoud, Henri-Louis Otz, Maximilien de Meuron, Jules Lerch, un des dix-huit qui reconstituèrent, en 1839, la Société de Belles-Lettres à laquelle il demeura toujours attaché.

remplacer M. Gustave Borel, qui venait d'être appelé à Neuchâtel pour succéder dans la deuxième classe à l'excellent J.-L. Wurflein, qui prenait sa retraite et allait finir ses jours à La Chaux-de-Fonds. J'avais pour compagnon un jeune Barbier, de Boudry, nommé instituteur au Crêt-du-Locle... Nous trouvâmes de la neige à la Tourne et aux Joux, il faisait froid, mes pensées étaient grises ; j'avais en perspective quarante-deux heures de leçons par semaine, une classe de jour, une de soir, et j'avais eu dix-huit ans le 17 mars. Comment suffire à cette tâche qui m'effrayait[1] ? »... « La course était longue et j'avais eu le temps de réfléchir à la tâche dont j'étais chargé. Mais à la vue du grand village qui alignait ses maisons dans le fond de la vallée, du Verger jusqu'aux Billodes, la peur me prit et je fus sur le point de m'enfuir. Je le traversai tout tremblant ; il est vrai que je tombais de fatigue, et j'allai heurter à la porte de la cure. L'accueil que je reçus dans cette maison bénie me rendit les forces et la confiance ; dès le premier jour je fis connaissance avec l'hospitalité large, aimable, cordiale, qui en était la tradition, et je fus traité comme un second fils... Je me mis au travail avec courage, avec ardeur, sous les regards bienveillants de ceux qui m'avaient adopté et que j'ai bénis dès lors tous les jours[2]. »

Le jeune instituteur avait au Locle, comme supérieur immédiat, le pasteur Andrié, un éducateur de premier ordre, un de nos pédagogues les plus capables et les plus distingués, qui avait réorganisé à mer-

[1] *Suisse libérale*, etc.
[2] *Musée neuchâtelois*, 1890, 102.

veille les nombreuses écoles de cette localité. Comme L. Favre logeait chez le pasteur, il pouvait profiter de la conversation dans laquelle se répandaient les trésors de la grande expérience et des connaissances variées de celui-ci, des salutaires conseils qui lui étaient donnés, des lectures qu'on lui conseillait et de la riche bibliothèque mise à sa disposition. Au reste, les loisirs dont il disposait n'étaient pas nombreux. En dehors des trois semaines de vacances qu'il avait pendant l'année, il donnait quarante-deux heures de leçons par semaine à une classe de jour et à une classe du soir, cette dernière composée de jeunes gens de son âge, la plupart entrés déjà dans la vie pratique, bureaux ou ateliers. Aussi sa vie était-elle consacrée à un travail presque acharné qui le retenait nécessairement loin des plaisirs de son âge.

« Que d'idées nouvelles, dit Favre, pénétrèrent en moi au contact de cette population vive de nos Montagnes, de ces commerçants hardis, actifs, qui entreprenaient de grands voyages pour s'ouvrir de nouveaux débouchés, de ces horlogers habiles dont les œuvres me remplissaient d'admiration. Travailleurs infatigables, chercheurs de génie, ils ne s'amusaient plus comme les Jaquet-Droz, à construire des automates pour étonner et divertir les simples, mais des chronomètres de précision qu'ils réglaient eux-mêmes sur la marche des étoiles, préparant ainsi la transition à une industrie nouvelle, fondée sur la science, et demandant à l'école son intelligente collaboration[1]. »

C'est pendant son séjour au Locle que Favre fit la connaissance de celui qui devint plus tard le peintre

[1] *Musée neuchâtelois,* 1890, 103.

Fritz Zuberbühler et avec lequel il essayait de dessiner d'après nature les motifs qui excitaient leur enthousiasme commun, mettant ainsi en pratique l'enseignement qu'il avait reçu au Collège de Neuchâtel de la part de Moritz, père. Sans doute cette relation ne fut pas étrangère au talent d'habile dessinateur qu'il acquit par la suite et dont il fit si fréquemment usage au cours de ses publications diverses.

Après deux ans ainsi passés au Locle, où sa santé s'était quelque peu affaiblie, il fut appelé à La Chaux-de-Fonds au poste de maître principal de la classe supérieure du Collège, classe dans laquelle s'étaient distingués plusieurs années auparavant deux hommes supérieurs, Léo Lesquereux et Charles Prince. Favre avait ici également une classe de jour et une classe du soir, mais comme l'enseignement était, en outre, donné par plusieurs maîtres spéciaux, il était de cette façon moins occupé qu'au Locle et avait à sa disposition plus de loisirs.

Au reste, sa vie était toujours la même, vie de travail austère, sans autres délassements que la lecture, l'étude et les excursions botaniques ou géologiques. Mais il savait agréablement concilier l'étude et les devoirs de sa vocation, grâce à l'habile distribution qu'il faisait de son temps, grâce aussi à l'énergie de sa volonté et à sa puissance de travail.

Il y avait alors à La Chaux-de-Fonds un ancien interne des hôpitaux de Paris, pharmacien de son état, M. Célestin Nicolet, qui était à la fois botaniste, géologue, historien, collectionneur intelligent et passionné. Malgré leur différence d'âge, ces deux hommes se lièrent bientôt d'une amitié étroite et travaillèrent ensemble, le plus jeune mettant largement à

contribution la science de son aîné. « Ce qui m'attirait, dit Favre, chez Nicolet, c'était son culte passionné pour la science, son activité qui lui faisait trouver le temps, à côté de l'exploitation d'une pharmacie très achalandée, de s'occuper de géologie, de botanique, de zoologie, de chimie, de minéralogie, des écoles et de leur perfectionnement, de toutes les questions locales ou relatives à l'industrie ; il observait, il lisait beaucoup, possédait une riche bibliothèque, recevait de nombreuses et intéressantes publications, recueillait les documents, les manuscrits, les actes, les vieux sceaux... Il y avait toujours quelque chose à apprendre dans la petite chambre attenante à la pharmacie et qui lui servait de bureau ; c'était une sorte de musée où tout venait s'entasser dans un désordre qui eût déconcerté tout autre que le maître de céans [1]. »

La Société des sciences naturelles de Neuchâtel avait été fondée en 1832, grâce surtout à l'initiative de Louis Coulon et de Louis Agassiz. Sous l'empire de la ferveur enthousiaste que ses travaux et ceux d'Agassiz avaient excitée, une association du même genre était créée à La Chaux-de-Fonds quelques années après. Nicolet s'était efforcé de stimuler le sentiment de rivalité et d'émulation qui a toujours régné entre la Montagne et les bords du lac. Pourquoi, en effet, rester à l'écart et presque dans un état d'infériorité, lorsqu'on possédait à La Chaux-de-Fonds, au Locle et aux Brenets, parmi les sommités horlogères ou dans le corps médical, des hommes capables de produire des travaux originaux, de faire connaître des

[1] *Musée neuchâtelois*, 1890, 272.

découvertes intéressantes ou de communiquer aux autres le résultat de leurs expériences ou de leurs lectures? Son appel fut entendu et la Société des sciences naturelles de La Chaux-de-Fonds, constituée en 1843, se trouvait tôt après adoptée comme section par celle de Neuchâtel.

C'était l'amour de la science et le désir de hâter la diffusion des lumières qui établissaient un nouveau lien, d'une nature spéciale, entre la Montagne et la Ville, rapprochant et réunissant ainsi sous le même drapeau des hommes animés des mêmes aspirations élevées. Les fonctions de secrétaire, que remplit dès l'origine Louis Favre, le mirent en relation avec la Société de Neuchâtel par un échange de procès-verbaux et de communications qui étaient lus dans les séances de cette dernière. C'est de cette façon qu'il entra en correspondance avec ses anciens professeurs, devenus ses amis et ses protecteurs.

La nouvelle section comptait une vingtaine de membres, des médecins, des pharmaciens, des botanistes, une dizaine des meilleurs horlogers et mécaniciens. Elle se réunissait deux fois par mois dans une salle du seul collège alors existant et s'occupait de toutes les questions scientifiques, hygiéniques, économiques, techniques, intéressant la population de cette région du pays. « Nous avions, dit Favre, d'excellents collègues au Locle, et nous allions parfois tenir nos séances chez nos voisins, surtout lors de la croisade que nous avions entreprise pour faire triompher les nouveaux procédés de dorage par la pile électrique sur ceux du mercure, encore en vogue obstinée dans soixante-quatre ateliers, vrais foyers d'intoxication comparables aux fabriques d'allumettes si décriées et dont

tous les employés avaient le corps saturé du dangereux poison. Ah! les joyeuses séances avec nos confrères les Loclois; quelle aimable gaîté, quel esprit pétillant dans ces réunions des représentants des deux grands centres montagnards, non encore reliés par le chemin de fer, mais en communication par une nuée bruyante de fiacres et d'omnibus, circulant tour à tour dans la neige ou dans des tourbillons d'aveuglante poussière[1]. »

La Société des sciences naturelles de La Chaux-de-Fonds prit une part active à tout ce qui se fit à cette époque, soit à La Chaux-de-Fonds, soit au Locle. C'est elle qui entreprit une croisade contre les procédés de dorure au mercure. C'est par ses soins que La Chaux-de-Fonds, devançant de plusieurs années la création de l'Observatoire cantonal, fut pourvue d'un bon régulateur public pour le réglage des montres et pendules, placé à l'hôtel de ville, et qu'une lunette méridienne était installée par le géographe Ostervald sur le clocher de l'église. C'est elle aussi qui s'occupa de la création de machines pour la fabrication de l'horlogerie, en employant des calibres déterminés où toutes les pièces avaient des dimensions proportionnelles au diamètre de la montre et pouvaient se remplacer en cas d'usure ou d'accident; c'est elle encore qui institua des observations régulières de météorologie.

La révolution de 1848 mit un terme à l'existence de la Société des sciences naturelles de La Chaux-de-Fonds. Mais ces cinq années d'activité n'avaient pas passé inaperçues. La preuve en fut donnée par la

Bull. Soc. sc. natur., XXV, 241.

Société helvétique des sciences naturelles, qui se réunissait en 1855 dans cette localité, sous la présidence de Nicolet, comme pour rendre hommage à ses efforts désintéressés et à ceux de ses collaborateurs.

L'année suivante, la création des écoles secondaires attira à La Chaux-de-Fonds plusieurs professeurs de mérite qui ressuscitèrent pour quelque temps la section. C'est alors que la Société de Neuchâtel vint assister aux expériences nouvelles du pendule de Foucault, inaugurées par le professeur Sire. Le pendule, suspendu dans le haut du clocher de l'église par un fil d'environ 30 mètres, répéta les expériences étonnantes faites à Paris sous la coupole du Panthéon et les spectateurs purent voir la terre tourner et se déplacer sous les lentes oscillations de la boule, invariables dans leur direction. Cependant, après quelques mois d'une nouvelle activité, la Société des sciences naturelles de La Chaux-de-Fonds s'éteignit définitivement.

Favre s'intéressa aussi au développement du Musée d'histoire naturelle qui était alors en voie de formation. En sa qualité d'assistant de Nicolet, il se mit à collectionner les insectes et les papillons, à faire la chasse aux oiseaux qu'il empaillait ; il s'occupa aussi avec ardeur de la recherche des champignons qu'il apprit à dessiner et à peindre avec le gracieux talent qui lui était propre. C'est de cette époque que datent ses premiers travaux sur ce groupe curieux et intéressant du monde végétal.

En 1849, Louis Favre fut appelé à Neuchâtel, où les nouvelles autorités républicaines travaillaient à réorganiser l'enseignement troublé par la suppression de l'ancienne Académie et par le départ des hommes

qui lui avaient fait une brillante réputation. C'est qu'avec 1848 l'éducation publique entre dans une phase nouvelle. La liberté d'enseignement proclamée, la surveillance supérieure des écoles confiée à l'Etat, le principe de l'instruction gratuite et obligatoire, telles sont les premières conquêtes de la République qui, dès ses débuts, ne recula devant aucun sacrifice en faveur de l'éducation nationale.

Le nouveau régime faisait alors appel à tous ceux qui, dévoués à la Suisse, pouvaient se rendre utiles. Parmi les plus capables et les plus autorisés était le professeur Henri Ladame, beau-frère de Louis Favre, ami intime du fondateur de la République, Alexis-Marie Piaget. Ladame, qui faisait partie du Conseil communal, organisait à ce moment l'enseignement des filles. Louis Favre débutait comme maître principal de la classe supérieure, devenue plus tard la première classe secondaire. Il y enseignait la rhétorique, la littérature et la composition françaises, la lecture, la botanique, la zoologie, la physique et la cosmographie. En même temps, il organisait et inaugurait au Gymnase l'enseignement du dessin technique, chose nouvelle et jusqu'alors inconnue. Dans la suite, vers 1860, il se voua plus spécialement aux classes secondaires de garçons dans lesquelles il donna surtout des leçons d'histoire naturelle et de dessin, mais il continua cependant à enseigner encore dans les classes de jeunes filles. Ce sont ses leçons dans ces dernières qui ont toujours procuré à Favre le plus d'agrément. Il avait le don de charmer les jeunes filles qui s'attachaient facilement et souvent passionnément à lui.

« A cette époque, dit M. le professeur Tripet, les

professeurs n'avaient à leur disposition ni laboratoire de chimie, ni cabinet de physique et pas davantage de collections d'histoire naturelle. Il fallait remplacer tout cela par un enseignement très clair et l'auteur de ces lignes se souvient des leçons de botanique qui se donnaient pendant l'hiver et dans lesquelles le professeur cherchait à intéresser ses élèves à la science aimable en faisant passer sous leurs yeux des dessins de plantes à défaut de celles-ci. Pour la zoologie, on avait la ressource du Musée d'histoire naturelle où l'on se rendait pendant les heures d'ouverture pour apprendre à connaître les animaux dont il avait été parlé dans les leçons. Le professeur faisait apporter en classe les plantes et les animaux trouvés le jeudi après midi et encourageait ses élèves à suppléer aussi bien que possible à la pénurie du matériel d'enseignement[1]».

Pendant que la Commune de Neuchâtel s'occupait à perfectionner ses écoles, Aimé Humbert, chef du Département de l'instruction publique, organisait dans le canton, où rien d'uniforme et d'homogène n'existait auparavant, — chaque commune faisant ses affaires elle-même et comme elle l'entendait — l'enseignement primaire et secondaire. Dès le début de ce travail de création et d'organisation, on fit appel aux mérites et à la bonne volonté de Louis Favre, qui ne recula de son côté devant aucun sacrifice et aucune responsabilité. Pédagogue distingué, esprit vraiment encyclopédique, il s'appliqua à établir et à graduer les programmes à une époque où l'organisation scolaire chez nous était assez complexe. Sans crainte

[1] *Rameau de sapin*, 1905, 2.

d'exagération, on peut dire qu'il est une des personnes qui ont le plus travaillé à organiser l'instruction primaire et secondaire dans le canton.

Dessinateur habile, il contribua pour une bonne part à développer dans les écoles l'enseignement plus rationnel du dessin. En 1864 et dans les années suivantes, il représenta le canton dans la Commission intercantonale de la Suisse romande, instituée pour doter les écoles de manuels meilleurs et uniformes. C'est cette commission qui fit naître et provoqua plusieurs publications qui ont rendu de grands services dans l'enseignement inférieur. En 1867, il fut envoyé par le Conseil d'Etat et la Commission pédagogique de la Suisse romande à l'Exposition universelle de Paris, et chargé de présenter un rapport sur tout ce qui concernait les écoles, les manuels, le mobilier et les divers enseignements[1]. Plusieurs rapports ont été publiés par ses soins, ainsi qu'un *Manuel d'économie domestique* à l'usage des jeunes filles, qui a paru en quatre éditions successives.

Pendant de longues années il fit successivement partie de la Commission d'Etat de l'instruction publique, de la Commission consultative pour l'enseignement primaire et de la Commission d'examens des aspirants au brevet de capacité. De 1858 à 1861, il fut membre de la Commission d'éducation de Neuchâtel.

Lors de la fondation de la nouvelle Académie, en 1866, et de la création d'une section de pédagogie, il fut chargé de plusieurs enseignements qui le mirent

[1] *L'école à l'Exposition universelle de Paris.* (Rapp. des délég. neuchâtel., etc., Chaux-de-Fonds, p. 57.)

en contact avec les futurs instituteurs et créèrent entre eux et lui des relations restées affectueuses et cordiales. En 1873, lors de la réorganisation de cet établissement et de la création du Gymnase cantonal, il fut appelé au poste de directeur de celui-ci, qu'il occupa pendant dix-sept ans, accomplissant sa lourde tâche avec la conscience qui le caractérisait. En 1883 enfin, il fut chargé de la création de l'Ecole normale des filles, qui demeura un peu son enfant de prédilection et où, il y a quelques années encore, il enseignait la composition française et la diction. Rappelons aussi que depuis la création de l'Académie jusqu'à sa réorganisation en 1894, Favre fut chargé de l'enseignement du dessin technique à la Faculté des sciences.

Le 10 avril 1890, une touchante cérémonie réunissait à l'aula de l'Académie un nombreux public. Les autorités scolaires, les professeurs, de nombreux amis de Louis Favre avaient tenu à prendre part à la manifestation de sympathie qui avait été organisée à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la carrière de l'enseignement et à rendre par là hommage à une activité toute dévouée à l'instruction de la jeunesse. Les services rendus pendant sa longue et laborieuse carrière à l'enseignement, à la littérature, à la science, à l'art, furent rappelés dans plusieurs discours[1].

Combien d'hommes y a-t-il dans notre canton, de profession scientifique, technique ou libérale, combien de mères de famille qui ont, dans la seconde moitié du siècle dernier, été ses élèves! Bon nombre d'entre

[1] *Musée neuchâtelois,* 1890, 101.

eux conservent envers lui, je n'en doute pas, une dette de fidèle et pieuse reconnaissance. J'en veux pour preuve les lignes suivantes qu'une de ses anciennes élèves adressait, au lendemain de sa mort, à un des journaux de notre ville: «M. Louis Favre nous parlait de tout, nous donnait des clartés sur tout, nous ouvrait, à l'occasion d'un mot, dans la leçon de lecture par exemple, des horizons nouveaux qui occupaient notre intelligence charmée et nous élargissaient l'esprit. Les compositions qu'il corrigeait soigneusement, en se moquant un peu de nos belles phrases, étaient un événement. Quelle joie et quel encouragement quand il écrivait: bien, très bien, je suis content de vous. Il nous dessinait au tableau noir les constellations suivant les saisons; le soir, nous les retrouvions avec extase sur le grand ciel clair — je les nomme à mon tour à mes enfants — et toujours je pense à mon cher M. Favre. Littérature, botanique, zoologie, physique, figures de style, morceaux si bien choisis en prose et en vers, — que je me rappelle encore et qui parlent à mon cœur — largeur de vues, intérêt à tout ce qui est bien et beau et vrai, c'est lui qui nous a tout indiqué; c'est grâce à lui que nous avons compris qu'il y a dans la vie, à la portée de celles pour qui l'école allait se fermer bientôt, des sources inépuisables pour continuer à s'instruire. Il a été clairvoyant, il comprenait ce qu'il fallait pour cet âge, il s'intéressait à chacune de ses élèves en particulier; il savait d'un mot bienveillant rassurer les timides, encourager les efforts. Nous l'aimions et le vénérions tant qu'il faut le dire aujourd'hui[1]. »

[1] *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 16 septembre 1904.

Pendant plus d'un demi-siècle, exactement soixante ans, L. Favre a consacré sa vie et ses peines à l'enseignement. Ce n'est qu'en octobre 1900 que, presque octogénaire, il prit sa retraite, alors que l'âge n'avait pas encore détruit en lui le goût et la puissance du travail, emportant avec lui l'estime et la reconnaissance de plusieurs générations. Il était arrivé à cette heure de la vie où on peut contempler les hauteurs qu'on a franchies et où on a le droit de songer, non au repos peut-être, mais à la satisfaction de la tâche accomplie.

Mais ce n'est pas seulement dans la carrière de l'enseignement que ce vétéran scolaire a marqué son passage. Une de ses activités principales fut, sans contredit, celle dont il fit preuve au sein de notre Société des sciences naturelles.

Membre fondateur de la section de La Chaux-de-Fonds, en 1843, il était, par conséquent, le doyen de nos membres, en même temps que le contemporain et le collègue des fondateurs de notre association. Secrétaire de la Société pendant son séjour à La Chaux-de-Fonds, il le fut aussi à Neuchâtel de 1857 à 1873. Vice-président à la mort d'Edouard Desor, il fut nommé président à deux reprises différentes, pour les périodes de 1890 à 1891 et de 1895 à 1897. Enfin, en 1902, et à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, il était nommé président d'honneur, juste récompense de l'activité qu'il n'a cessé de déployer parmi nous et de l'intérêt qu'il nous a toujours témoigné. En 1866, lors de la seconde réunion à Neuchâtel de la Société helvétique des sciences naturelles, il

fut, avec le Dr Guillaume, secrétaire du comité annuel et chargé de la publication du volume des comptes rendus de la session. En 1899, à l'occasion de la troisième réunion à Neuchâtel de la même société, nous avions envisagé comme un devoir de lui donner une juste marque de notre respect et de notre reconnaissance en le nommant président d'honneur.

Entré dans la Société vers l'époque de son origine, il avait eu sous les yeux l'exemple de ses fondateurs et, suivant leurs traces, s'était efforcé de développer chez nous l'esprit de travail et de recherche qui les animait. Ayant travaillé avec eux, il représentait la tradition de leurs tendances et de leurs aspirations au milieu de nous. « Depuis cinquante-quatre ans que je suis membre de la Société, disait-il dans son discours d'ouverture de la séance générale tenue à La Chaux-de-Fonds, en 1897, j'ai toujours vu que l'on considérait comme un honneur d'être admis dans ses rangs et je l'ai désiré dès mes jeunes années. Ce titre m'a engagé à entreprendre une foule de travaux qui ne m'ont pas valu la fortune — tel n'était pas mon but — mais qui m'ont procuré une satisfaction intime, la joie d'avoir vaincu une difficulté et d'être capable d'un effort intellectuel. Et que de choses j'ai apprises en assistant à nos séances où se pratique le plus agréable enseignement mutuel[1]. »

Lors du cinquantenaire de la fondation de notre Société, en 1882, c'est lui qui, en sa qualité de vice-président et de plus ancien membre, — après notre président, M. Louis Coulon, — rédigea son histoire

[1] *Bull. Soc. sc. natur.*, XXV, 248.

depuis sa fondation, retraçant les diverses phases de son développement et de son activité, et énumérant les nombreux travaux scientifiques dus aux recherches consciencieuses de ses membres[1]. Ayant été témoin de nos débuts et acteur sur notre scène dans la suite, il a laissé parler ses souvenirs et s'est fait un devoir de transmettre à la jeune génération ce qu'il a vu et observé, nous permettant ainsi de comparer notre activité actuelle avec celle d'autrefois et faisant agréablement ressortir combien cette histoire se trouvait intimement liée à celle du pays.

Favre ne cessa, en effet, jamais de prendre une part active aux séances de la Société et lui faisait fréquemment part de ses observations ou de ses lectures. C'est qu'il a toujours vu dans sa prospérité une condition même de progrès pour la science qu'il a constamment aimée. Les communications qu'il présenta traitent des sujets les plus variés : industrie, travaux publics, archéologie, botanique, zoologie, géologie, météorologie, et il suffit de parcourir les nombreux volumes de notre *Bulletin* pour se rendre compte de la somme de travail dont était capable cet homme infatigable.

La première en date est celle qu'il présenta en 1844, à la section de La Chaux-de-Fonds, sur le *compas de proportion*[2] de Piaget-Guinand, destiné à donner mathématiquement le diamètre et la hauteur des différentes pièces de la montre, et à mesurer exactement toutes les grandeurs, depuis un pied jus-

[1] *Hist. abrég. de la Soc. neuchâtel. des sc. natur. depuis sa fondation.* (*Bull. Soc. sc. nat. Neuch.*, XIII, 3; *Musée neuchâtelois*, 1883, 84, 99.)

[2] *Rapp. sur le compas à proportion* de P.-G. (*Bull. Soc. sc. natur.*, I, 21.)

qu'à une fraction minime de la ligne ($^1/_{1728}$). Trois ans après, en 1847, il était nommé rapporteur de la commission chargée d'examiner les différents procédés de dorure capables de remplacer le dorage au mercure, si préjudiciable à la santé des ouvriers horlogers. Son rapport, très complet[1], fait justement ressortir les mérites de quelques sociétaires dévoués, qui ont consacré leur temps et leurs talents à substituer aux anciennes méthodes de travail des procédés plus modernes et surtout plus inoffensifs ; il valut à son auteur les remerciements unanimes de la section de La Chaux-de-Fonds.

La botanique est la science qui fut cultivée la première chez nous. Elle a eu de nombreux adeptes qui, déjà au XVIIIme siècle, parcouraient notre pays dans tous les sens et ont cherché de bonne heure à établir une énumération aussi complète que possible des plantes qui en ornaient le sol. Mais ils ne s'occupaient que des phanérogames et délaissaient les cryptogames. Il fallut la patience du capitaine J.-F. de Chaillet[2] pour aborder l'étude ardue des champignons épiphylles et plus tard la persévérance de Léo Lesquereux[3] et du Dr Edouard Cornaz[4] pour affronter celle des mousses et des lichens.

La principale spécialité de Favre fut l'étude des grands champignons, dont il se mit de bonne heure à débrouiller le chaos, grâce à l'ouvrage de Trog qui

[1] *Rapp. sur différents procédés de dorure. (Bull. Soc. sc. natur.*, II, 165.)

[2] *Mém. Soc. sc. natur. Neuch.*, II, 1839.

[3] *Quelques recherches sur les marais tourbeux en général*, Neuchâtel, 1844. — *Catalogue des mousses de la Suisse. (Mém. Soc. sc. natur. Neuch.*, III, 1846.)

[4] *Enumérat. des Lichens jurassiq. et plus spécialem. de ceux du cant. de Neuchâtel. (Bull. Soc. sc. nat. Neuch.*, II, 385.)

venait jeter quelque lumière sur ces végétaux encore peu connus[1]. Pendant son séjour à La Chaux-de-Fonds, il commença à les collectionner, à lès dessiner et à les peindre lui-même. Il fit à ce sujet de nombreuses communications, passant en revue les différentes espèces qu'il avait recueillies, décrivant leurs caractères et leurs propriétés. C'est ainsi qu'il fut à même de publier, à la demande de la Société d'utilité publique, dont il fut un des fondateurs, son beau volume sur les *Champignons comestibles et les espèces avec lesquelles ils pourraient être confondus*, ouvrage accompagné de 40 planches coloriées renfermant 47 espèces du canton et qui, depuis bien des années déjà, se trouve épuisé et hors de prix. En collaboration avec le regretté Dr Morthier, professeur de botanique à l'Académie, il publia aussi un *Catalogue des champignons du canton de Neuchâtel.* Trog avait fait paraître nombre d'années auparavant un catalogue des champignons des Alpes et de la plaine suisse, mais la flore mycologique du Jura était encore restée pour ainsi dire inconnue. Morthier s'est plus spécialement occupé des espèces microscopiques, tandis que Favre a traité les gros champignons. En attirant de cette façon l'attention des botanistes sur cette classe de végétaux dont l'étude était si négligée et cependant si intéressante, en raison de la prodigieuse diversité des formes qu'ils revêtent, les auteurs de cette publication ont fait une œuvre utile et ont dignement complété la série des travaux entrepris sur la flore du Jura par les botanistes neuchâtelois.

[1] *Die essbar., verdächtig. u. giftig. Schwämme d. Schweiz, n. d. Nat. gez. u. gem. von J. Berguer u. beschrieb.* von J.-G. Trog, sen. Bern, 1845-50, av. 36 pl. col.

Favre a laissé manuscrite une superbe collection des gros champignons, récoltés, dessinés et peints habilement par lui-même et par sa femme, depuis 1845. Revue il y a quelques années par notre regretté membre honoraire, M. le Dr Quélet, d'Hérimoncourt, avec lequel notre collègue était en relations suivies, cette collection, qui renferme près de 300 planches, constitue un véritable trésor qu'il est regrettable de laisser ignoré et je me demande si notre Société ne devrait pas songer à étudier la possibilité de leur publication. Ce serait, me semble-t-il, le plus bel hommage qu'elle pourrait offrir à la mémoire de celui que nous regrettons.

Ce furent Ed. Desor et L. Favre qui, en 1861 et 1862, jetèrent au sein de notre Société les premiers cris d'alarme au sujet de l'exploitation et de la disparition des blocs erratiques, et manifestèrent leurs craintes de les voir disparaître. L'intérêt scientifique qui s'y rattache, disaient-ils, exige que l'on fasse des démarches pour en conserver quelques-uns. Mais ce n'est qu'en 1891 que cette question revint sur le tapis, grâce à l'intervention de notre collègue qui nous faisait alors part des intentions de la commune de Bôle d'utiliser le bloc erratique du Mont-Boudry pour son nouveau bâtiment d'école. C'est sur son initiative que fut nommée la commission des blocs erratiques dont il faisait partie et que le Mont-Boudry put être racheté et préservé de cette façon de la ruine, grâce à une souscription ouverte parmi les membres de la Société des sciences naturelles et à l'intervention gracieuse du Conseil d'Etat et de la Société d'histoire[1].

[1] *Bull. Soc. sc. nat.*, XIX, 131, 132, 137. C'est le bloc figuré sur l'Atlas Siegfried au 1 : 25 000, feuille 308, au « Plan des Bois », au nord de la ligne du Jura neuchâtelois, non loin du point coté 651 m.

Savant modeste, narrateur aimable, Favre excellait dans les biographies consacrées à des compagnons d'œuvre morts à la tâche. Un grand nombre d'entre elles se trouvent insérées dans notre *Bulletin,* ainsi que dans le *Musée neuchâtelois*. Je rappellerai, entre autres, celles d'Agassiz, Louis Coulon, Ed. Desor, Arn. Guyot, Matth. Hipp, Henri Ladame, le Dr Lerch, Léo Lesquereux, Célestin Nicolet.

Je n'ai garde d'oublier le beau travail sur le *Bel âge du bronze lacustre en Suisse*, publié en collaboration avec Desor dans le dernier volume des *Mémoires* de la Société des sciences naturelles, et dont il a si bien soigné les belles planches qui l'accompagnent.

Notre pays avait été, jusqu'en 1864, l'objet de bien des études consciencieuses et profondes, relatives à son histoire naturelle surtout, qui se trouvaient consignées en particulier dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de la Société des sciences naturelles. Mais son histoire, qui était d'un intérêt moins spécial parce qu'elle était à la portée de chacun, n'avait été jusqu'alors traitée que d'une façon bien générale. Une foule de détails intéressants de tout ordre avaient été négligés, détails ayant trait aux mœurs, aux habitudes, aux coutumes de nos ancêtres, à leur manière de vivre, à leur économie domestique, à leur développement intellectuel, à leurs croyances, à leur commerce, à leur industrie, etc.

C'est dans le but de répandre le goût des recherches historiques et de faire connaître tout ce qui a trait à notre histoire que fut fondé, en 1864, le *Musée neuchâtelois*. Avec l'apparition de cette publication, un

nouveau champ d'activité s'ouvrait pour Louis Favre, qui avait toujours montré un goût particulier pour notre histoire locale et l'étude du passé neuchâtelois. Il collabora activement à ce recueil et présida pendant de longues années son comité de rédaction. Les nombreux travaux qu'il y publia traitent des sujets les plus divers : histoire, archéologie, industrie, art, comptes rendus de réunions de la Société d'histoire, biographies.

Toutefois, il ne tarda pas à ajouter l'élément littéraire à l'élément historique et archéologique, et eut l'heureuse idée de faire diversion à l'érudition aride de certains travaux en commençant la publication de ses nouvelles jurassiennes et en s'appliquant à faire revivre quelques aspects du passé, quelques figures originales disparues. Ces nouvelles forment de véritables tableaux descriptifs caractérisant les mœurs de nos pères d'une manière en même temps aimable et frappante ; elles constituent un genre de littérature qui tient d'ailleurs de près à l'histoire, puisqu'il nous sert à pénétrer dans l'esprit du peuple dont il reflète la physionomie, les mœurs et le caractère. Ce sont les premières nouvelles qu'il publia dans le *Musée neuchâtelois*, qui attirèrent l'attention sur sa personne et en firent, pendant la période de 1872 à 1884, un collaborateur zélé et apprécié de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*.

J'ajoute que Favre fut aussi un des fondateurs de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel, à laquelle le *Musée neuchâtelois* devait servir d'organe. Il en fut le secrétaire jusqu'en 1869, puis le président à deux reprises différentes, en 1870 et en 1879.

Lors de la réunion de la Société d'histoire à Neuchâtel, en 1892, un moribond, comme on l'a dit, le *patois*, trouvait un éloquent avocat en Louis Favre qui réclama la nomination d'une commission destinée à sauver de l'oubli ce document du passé. Trois ans après, cette société publiait un recueil de dictons et de morceaux en prose et en vers dont notre collègue a rédigé la préface[1], et qui constitue un souvenir précieux de la langue que parlaient nos pères, laquelle, à l'heure qu'il est, n'est presque plus connue que de nom.

Louis Favre fut un écrivain fécond et pliant sa plume à toute espèce de sujets. Il fut chez nous le créateur de la nouvelle et du roman de mœurs locales, mettant en scène une série d'originaux, pêcheurs, chasseurs, autodidactes solitaires, philosophes rustiques, figures caractéristiques demeurées vivantes dans la tradition locale ; il a fixé dans des pages qui resteront la vie et les mœurs du sol neuchâtelois en nous reportant avec intérêt à des temps dont le souvenir va s'effaçant chaque jour.

Notre vieux Jura, longtemps méconnu, a maintenant ses peintres de la plume et du crayon, toute une littérature et tout un art nouveau bien à nous, bien neuchâtelois. Favre est le vétéran de nos conteurs nationaux, de cette aimable phalange qui nous apporte la gaieté et nous instruit en ranimant devant nos yeux le passé. Conteur aimable, original et fin, ses lecteurs n'ont qu'un regret, c'est

[1] *Le patois neuchâtelois*. Rec. de dictons et de morceaux en prose et en vers, etc., Neuchâtel 1895.

qu'il n'ait pas écrit davantage. Au moment de sa mort, il venait encore d'achever une nouvelle rustique, la *Fille du taupier*, dernier adieu du conteur populaire, et où il prêche à notre peuple diverses vertus, notamment la tempérance.

Mais son activité littéraire ne s'est pas bornée à la publication des nouvelles et romans parus dans le *Musée neuchâtelois,* la *Bibliothèque universelle,* l'*Almanach de la République*, l'*Almanach agricole*, ou même en volumes séparés. Il a aussi écrit de nombreux articles dans le *Messager boîteux*, rédigé depuis 1876 par le Comité de rédaction du *Musée neuchâtelois*, ainsi que dans divers périodiques. Au reste, combien de fois les lecteurs de nos journaux locaux n'ont-ils pas vu son nom ou ses initiales au bas d'une foule d'articles traitant les sujets les plus divers, démonstration évidente de sa plume vive, alerte et facile, comme aussi de ses connaissances si variées.

Le Club jurassien est né de l'idée qui a présidé chez nous à l'introduction des courses scolaires dans le Jura, qui eurent lieu de 1864 à 1867, et dont la plume et le crayon d'Aug. Bachelin ont perpétué le souvenir.

Dans le but d'encourager à l'étude les jeunes gens des écoles, qui souvent négligeaient toute occupation intellectuelle, quelques professeurs et amis de la jeunesse, parmi lesquels il faut surtout mentionner le Dr Louis Guillaume, L. Favre, Aug. Bachelin, Ch. Kopp, V. Andreae, les avaient réunis en société, cherchant à développer chez eux le goût des sciences naturelles, à étudier la flore, la faune et la structure

de notre Jura, à observer les phénomènes périodiques de la nature, à fonder pour les écoles des collections qui deviendraient le noyau de musées scolaires propres à l'enseignement. L'année suivante, en 1866, parut le *Rameau de sapin*, organe du Club jurassien, petit journal mensuel autographié, qui renferme un nombre considérable de communications sur l'histoire naturelle du Jura, l'archéologie, le folklore, et constitue aujourd'hui une précieuse collection dont l'intérêt et la valeur ne peuvent échapper à ceux qui aiment leur pays.

Louis Favre prit une part active à la fondation du Club jurassien, créé grâce à l'initiative du Dr Guillaume, ainsi qu'à celle du *Rameau de sapin*. Il fut pendant les premières années, de 1866 à 1870, le rédacteur de ce journal qu'il autographia lui-même de son écriture fine et élégante, avec le concours dévoué de sa femme qui a consacré tous ses soins et tout son talent à en soigner les illustrations. C'est sous les auspices du Club jurassien qu'il publia, en collaboration avec le Dr Guillaume, un charmant petit volume, les *Papillons du Jura*, ouvrage illustré de 48 planches dues au crayon habile de sa fidèle compagne. Destiné plus spécialement à la jeunesse, ce volume contient à peu près toutes les espèces indigènes, au nombre de 252, et constitue un précieux vade-mecum pour leur étude et leur détermination.

Dessinateur habile, maniant le crayon à la perfection, ainsi qu'en témoignent les dessins si consciencieux des *Palafittes* et du *Bel âge du bronze*, de Desor, et les nombreuses illustrations de ses travaux, Favre

s'intéressa de bonne heure aux arts, dont il fut chez nous un des plus fermes soutiens. Pendant plus de trente ans il fit partie du Comité de la Société des Amis des arts et durant de longues années écrivit les comptes rendus des expositions de peinture, organisées par les soins de cette société, comptes rendus dans lesquels il s'est montré un critique éprouvé et judicieux.

En 1869, il contribua avec quelques amis à la fondation de l'Ecole de dessin professionnel et de modelage, destinée aux ouvriers et aux apprentis, et dont il fut le président pendant plusieurs années. Il n'a cessé, sa vie durant, de porter à cette modeste institution le plus vif intérêt et de lui accorder le précieux concours de ses lumières. Avant la création de cette école, qui fut plus spécialement son œuvre, il avait donné pendant quelque temps et cela avec un admirable désintéressement, le dimanche matin, dans une salle de l'Hôtel de Ville, des leçons gratuites de dessin aux ouvriers.

Favre faisait partie de la commission d'Etat pour la surveillance des machines à vapeur et a publié à plusieurs reprises, tant dans notre *Bulletin* que dans le *Musée neuchâtelois*, divers articles relatifs à ces appareils et à leur statistique.

Il était membre de la Société helvétique des sciences naturelles depuis 1844 et figurait ainsi sur la liste de ses *seniores*, membre correspondant de l'Institut national genevois et de la Société industrielle de Mulhouse.

Louis Favre s'est aussi intéressé aux affaires publiques, mais son rôle politique a été assez effacé et malgré qu'il ait fait partie, pendant de longues an-

nées, des autorités communales de Neuchâtel, celui-ci n'a jamais été bien marqué. A différentes reprises membre du Conseil général, il devint vice-président de ce corps à la mort d'Edouard Desor. Il fit partie de la députation de Neuchâtel au Grand Conseil pendant une législature, de 1874 à 1877. Il avait été député de La Chaux-de-Fonds au Synode dans la période de 1849 à 1859.

Louis Favre avait épousé en 1848 Mlle Marie Jacot-Guillarmod (1824-1871), dessinateur et peintre de talent, qui s'était formée seule par un travail persévérant et un vif amour de l'art, et qu'il eut le chagrin de perdre après vingt-trois ans de mariage. C'était un cœur et une intelligence d'élite, qui savait s'associer aux travaux de son mari, une personne dont l'aimable présence animait et éclairait le foyer domestique, et qui sut concilier ses goûts artistiques avec les qualités plus délicates d'épouse et de mère. Les femmes adonnées aux travaux de l'art étaient encore rares à cette époque, où les exigences matérielles paralysaient souvent en elles des aptitudes et des goûts élevés. Bien des personnes se rappellent sans doute avec quel talent gracieux elle savait rendre par le pinceau les fruits, les fleurs, les oiseaux. On admirait dans nos expositions autant le goût qui présidait à la composition de ses tableaux que l'habileté du pinceau qui les exécutait. Grâce à son précieux talent, Mme Favre s'est surtout distinguée comme dessinateur et comme illustrateur. Elle a aidé son mari dans la publication du *Rameau de sapin* et a contribué pour une large part à son succès. C'est elle qui a dessiné les planches des *Papillons du Jura*, ainsi qu'une partie de celles des *Champignons comestibles*, et qui a lithographié une bonne partie de ce remarquable

ouvrage avec une finesse d'exécution et un art que l'on doit encore admirer aujourd'hui.

Favre a atteint sa quatre-vingtième année en conservant une verdeur physique et intellectuelle, une jeunesse de cœur, une aménité et une bienveillance exemplaires. Le 17 mars 1902, un groupe d'amis et de représentants des diverses œuvres auxquelles il vouait son activité et son temps, c'est-à-dire la Société d'histoire, la Société des sciences naturelles, la Société des Amis des arts, l'Ecole professionnelle de dessin, associés dans la touchante pensée de célébrer cette longue et belle carrière, lui offraient une plaquette où se trouvaient retracés par un artiste habile les traits vénérés de l'historien, du littérateur, du savant et de l'artiste qu'ils fêtaient, souvenir de leur respectueuse affection et de leur dévouement.

Dix-huit mois plus tard, le 13 septembre 1904, il achevait sa carrière ici-bas après quelques jours de maladie seulement, survenue à la suite d'un refroidissement contracté pendant un séjour qu'il faisait à Lignières. Dieu qui l'avait richement doué lui a procuré la joie de pouvoir achever les travaux qu'il avait commencés; il lui a donné la douce satisfaction de voir son fils unique, principale et constante préoccupation de son cœur, entouré d'une famille qu'il chérissait et de l'éducation de laquelle il s'est lui-même attentivement occupé; enfin il lui a accordé la grâce suprême de le reprendre promptement, sans souffrances et sans angoisses. On peut dire qu'il a travaillé jusqu'à la fin, presque jusqu'à son dernier jour, ayant eu le privilège de conserver jusque-là l'intégrité de son intelligence et cette mémoire merveilleuse qui donnait un charme particulier à sa conversation.

Louis Favre a été une personnalité dans presque tous les domaines et il serait difficile de signaler un progrès sérieux, une institution utile dans le domaine des sciences, des lettres ou des arts, accompli chez nous depuis un demi-siècle, dans lequel on ne retrouve pas son initiative ou son appui toujours désintéressé.

Le labeur de sa carrière, dirons-nous, n'a eu qu'un but, le bien de la patrie. Dans son enseignement, dans ses travaux scientifiques ou littéraires, dans ses études d'histoire et d'archéologie, on surprend toujours le même sentiment inspirateur, l'amour ardent et passionné du coin natal, du pays de Neuchâtel qu'il aimait tant. Il a aimé le passé, que nul ne connaissait mieux que lui, dans ses types originaux que ses charmantes fictions feront vivre à jamais dans les cœurs neuchâtelois, dans sa nature, qui n'avait pour lui plus de secrets, dans ses artistes dont il a salué les œuvres et célébré les succès, dans les enfants de la classe laborieuse auxquels il a réservé la meilleure part de sa sollicitude. L'amour de son pays était la flamme qui l'a inspiré. C'est cette noble et constante préoccupation qui a fait l'unité de sa vie, dispersée en apparence sur tant d'objets divers.

Ce qui caractérisait sa personnalité, c'est la merveilleuse conservation de ses facultés dont l'âge n'avait diminué en rien la puissance de travail ; c'est l'amabilité parfaite et l'inépuisable complaisance de cet homme ; c'est la belle sérénité de ce vieillard, le charme de sa parole toujours élégante et l'éclat de son regard lorsqu'il parlait de ce qu'il aimait ; c'est l'agrément de sa conversation où abondaient les souvenirs, les détails historiques, les anecdotes dans lesquelles se révélait le patriote qui aime son pays d'un

amour éclairé et l'homme qui réfléchit avant de juger les hommes et les choses.

Le souvenir de Louis Favre demeurera honoré comme celui d'un homme extraordinairement actif dans les domaines les plus divers et toujours prêt à travailler au bien public, comme celui d'un homme dont le zèle pour l'intérêt général a fait un des citoyens les plus utiles et les plus estimés de son petit pays. « Bel et noble exemple, disait la *Suisse libérale* au lendemain de sa mort, de ce que peut faire la conscience du devoir, le zèle de la science et l'amour du sol natal. De tels hommes ne meurent pas tout entiers. Mieux encore que leurs travaux, ils laissent une trace profonde et bienfaisante, un sillon prêt à germer. »

PUBLICATIONS DE LOUIS FAVRE

B. N. = Bulletin de la Soc. neuchâtel. des sciences naturelles.
M. N. = Musée neuchâtelois. Rec. d'hist. nation. et d'archéologie.

1844. — Rapport sur le compas à proportion de Piaget-Guinand. (B. N., I, 121.)

1846. — Rapport sur un mémoire de M. Robert au sujet d'un moyen de découvrir immédiatement le lieu des incendies de nuit. (B. N., I, 405, 449.)

Sur un halo solaire. (B. N., II, 136.)

1847. — Rapport sur différents procédés de dorure. (B. N., II, 165.)

1847-49. — Collection de champignons des Montagnes. (B. N., II, 162, 205, 235, 296.)

1857. — Sur l'Aegilops triticoïdes. (B. N., IV, 162.)

1858. — Précipitation de la rosée pendant le jour. (B. N., V, 1.)

1859. — Objets anciens trouvés dans les marais de la Thièle. (B. N., V, 18.)

Sur la truffe d'automne. (B. N., V, 43.)

1863. — Sur l'orage du 28 juillet 1862 à La Chaux-de-Fonds. (B. N., VI, 287.)

Nouveau procédé de peinture sur émail. (B. N., VI, 425.)

Lycoperdon giganteum et Elaphomyces granulatus. (B. N., VI, 431).

1864. — Observations relatives à la végétation pour 1862 et 1863. (B. N., VI, 549, 555.)

A nos lecteurs. (M. N., V, 187.)

Un coup d'œil rétrospectif sur le XVIIIe siècle. (M. N., 85.)

Un mot sur le culte des druides et sa persistance dans les superstitions modernes. (M. N., 123.)

L'extrait d'absinthe. (M. N., 150, 161.)

Les anciennes maisons de nos montagnes. (Trois jours de vacances. Voyage des Ecoles industrielles dans le Jura neuchâtelois. Neuchâtel.)

1865. — Sur l'orage de grêle du 7 juin 1864. (B. N., VII, 81.)

Observations relatives à la végétation et à l'apparition des animaux voyageurs en 1864. (B. N., VII, 115.)

Le chasseur de fouines de Pouillerel. Nouvelle. (M. N., 29, 55.) Paru en 1870 dans les *Nouvelles jurassiennes*.

Prébende des pasteurs de Neuchâtel dès les premiers temps de la Réformation. (M. N., 33, 75.)

Le charbonnier du Creux du Van. (M. N., 180, 185.) Paru en 1870 dans les *Nouvelles jurassiennes* et en 1906 dans *Jean des paniers*.

Réunion de la Société d'histoire à Fleurier. (M. N., 238.)

1865-67. — Huit jours dans la neige. Souvenirs du Jura neuchâtelois. (M. N., 1865, 334; 1866, 23, 50, 74, 94, 120, 144, 166, 224, 248, 269; 1867, 20, 64.) Parus dans *Le robinson de la Tène* en 1875 et dans *La fille du taupier* en 1905.

1866. — A nos lecteurs. (M. N., 1.)

Réunion de la Société d'histoire à Saint-Aubin. (M. N., 132.)

Cinquantième session de la Société helvétique des sciences naturelles. (M. N., 206.)

Bourguet. Discours prononcé à l'inauguration de l'Académie, avec portrait. (M. N., 288.)

Discours à l'occasion de la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles à Neuchâtel. (Actes Soc. helvét., etc., XVI.)

La majeure partie des articles parus dans le *Rameau de sapin*, de 1866 à 1870, et signés « La Rédaction », sont de sa plume.

Larves de Telephorus fuscus. (B. N., VII, 304.)

Un lundi de malheur. Nouvelle. (Almanach agricole, 50.)

Les exploits de l'oncle Abram. Nouvelle. (Alm. de la République, 53.) Reproduite dans l'Almanach agricole de 1891, 58.

1867. — Guide du voyageur à Neuchâtel, Chaumont et le long du lac, avec une carte des environs de Neuchâtel et un panorama des Alpes. Neuchâtel. En collab. avec le Dr Guillaume.

A nos lecteurs. (M. N., 1.)

Réunion de la Société d'histoire au Landeron. (M. N., 127.)

Le dernier des Flambard. Nouvelle. (Alm. agric., 53.)

1868. — A nos lecteurs. (M. N., 5.)

Réunion de la Société d'histoire à Fontaines. (M. N., 133.)

La tour des Chavannes, av. pl. (M. N., 143.)

Observations sur la végétation des champignons en 1868. (B. N., VIII, 167.)

Les papillons du Jura, av. 48 pl. lith. par Mme F.-G. Neuchâtel. En collab. avec le Dr Guillaume.

L'école à l'Exposition universelle de Paris, 1867. (Rapp. des délégués neuchâtel., etc., 57. Chaux-de-Fonds.)

Rapport sur l'exposition scolaire de Lausanne, des 5 et 6 août. Neuchâtel.

Le fer à gaufres. Nouvelle. (Alm. agric., 65.) Reproduite en 1870 dans les *Nouvelles jurassiennes,* en 1889 dans les *Croquis jurassiens* et en 1906 dans *Jean des paniers.*

Le scarabée d'Amérique, av. 11 vign. (Ram. de sapin, 33.)

Le casse-noix (Nucifraga caryocatactes), av. 1 vign. (Ram. de sapin, 48.)

1868-69. — Jean des paniers. Nouvelle. (M. N., 1868, 46, 67, 92, 118, 181, 253, 294; 1869, 21, 47, 68, 101.) Parue en 1870 dans les *Nouvelles jurassiennes,* en 1889 dans les *Croquis jurassiens* et réimprimée en 1906 dans *Jean des paniers.*

1869. — Histoire d'une peau de marte, av. 1 vign. (Ram. de sapin, 2.)

L'écureuil du jardin anglais, av. 3 vign. (Ram. de sapin, 37.)

Une histoire de vendanges. Nouvelle. (Alm. de la République, 47.) Reproduite en 1876 dans *Le pinson des Colombettes.*

Les sabres de la veuve. Nouvelle. (Alm. agric., 49.)

Réunion de la Société d'histoire à La Chaux-de-Fonds. (M. N., 148.)

Les Champignons comestibles et les espèces vénéneuses avec lesquelles ils pourraient être confondus, avec 41 pl. color. Neuchâtel.

Observations sur la végétation des champignons en 1869. (B. N., VIII, 370.)

1870. — Catalogue des champignons du canton de Neuchâtel, en collaboration avec le Dr Morthier, prof. (B. N., VIII.)

Peinture des estampes et aquarelles, av. 2 vign. (Ram. de sapin, 37.)

Grêle du 7 juillet 1864 et du 13 juillet 1869, av. 2 vign. (Ram. de sapin, 43.)

Discours prononcé à la réunion de la Société d'histoire à Boudry. (M. N., 137.)

1870-73. — André le graveur ou l'art dans l'industrie. Nouvelle. (M. N., 1870, 5, 92; 1871, 7, 29, 262, 282; 1872, 33, 100, 150, 237; 1873, 5, 37, 61, 122, 187.) Parue en volume en 1874.

1870. — Nouvelles jurassiennes. Neuchâtel. Une seconde édition augmentée parut en 1875. L'histoire de « Vallier le pêcheur » se trouve reproduite dans *Jean des paniers,* paru en 1906.

Rapport sur l'exposition scolaire de la Suisse romande. (Compte rendu du Congrès pédagogique de Neuchâtel, 75. Neuchâtel.)

1871. — Observations sur la végétation des champignons en 1871. (B. N., IX, 44.)

Henri Ladame. (B. N., IX, 89.)

Adolphe-Célestin Nicolet. (B. N., IX, 106.)

Charles Hisely. (B. N., IX, 114.)

Tricholoma ustale et Hygrophorus pudorinus, deux nouvelles espèces de champignons comestibles. (B. N., IX, 138.)

Un ambassadeur français en Suisse et les Neuchâtelois il y a 277 ans. (M. N., 83, 109.)

Vue du Locle par H. C.-V. à la fin du XVIIIme siècle, av. pl. (M. N., 101.)

Réunion de la Société d'histoire au Locle. (M. N., 137.)

Guide du voyageur dans le canton de Neuchâtel, avec une carte des environs de Neuchâtel et un panorama des Alpes. Neuchâtel. En collaboration avec le Dr Guillaume.

Prudent et sa bride. Nouvelle. (Alm. agric., 52.)

1872. — Sur un sicle d'argent. (B. N., IX, 211.)

Rapports sur les écoles de dessin et d'art appliqué à l'industrie de Genève. Chaux-de-Fonds. En collab. avec G. Grisel.

Un empoisonnement par les champignons. (Bibl. univers. et Revue suisse, XLIV, 710). Reproduit en 1890 dans les *Croquis jurassiens.*

Une visite à Aurèle Robert. (Bibl. univers., XLV, 492.)

1873. — Croquis jurassiens. Scènes humoristiques de l'occupation des frontières pendant la dernière guerre. (Bibl. univers., XLVIII, 76.) Reproduits en 1889 dans les *Croquis Jurassiens.*

Discours prononcé à l'inauguration du Gymnase cantonal. (Discours prononcés à l'inauguration de l'Académie et du Gymnase, p. 43. Neuchâtel.)

Le bel âge du bronze lacustre en Suisse, en collab. avec Ed. Desor, avec 7 pl. (Mémoires Soc. sc. nat. de Neuch., IV, 2me partie.)

Histoire de Sylvain Tersier. Nouvelle. (Alm. agric., 55.)

1874. — De Lyon à la Méditerranée. (Bibl. univers., LI, 193.)

Le robinson de la Tène. Nouvelle. (Bibl. univers., XLIX, 40, 210, 418, 594; L, 47, 236.) Paru l'année

suivante en volume séparé. Publié à nouveau en 1890 dans *Deux récits*.

André le graveur ou l'art dans l'industrie, av. 3 dessins de Th. Schuler. Paris, Neuchâtel et Bruxelles.

Journal de David Sandoz de La Chaux-de-Fonds. (M. N., 221.)

Les renards, av. 4 vign. (Ram. de sapin, 11.)

1875. — Le robinson de la Tène, suivi de Huit jours dans la neige. Nouvelles, av. 1 pl. de A. Bachelin. Paris et Neuchâtel.

1875-77. — Une Florentine à Noiraigue. Nouvelle. (M. N., 1875, 19, 46, 53, 94, 114, 127; 1876, 5, 37, 54, 219, 243; 1877, 5, 42, 53, 90.)

1875. — Le pinson des Colombettes. Nouvelle. (Bibl. univers., LII, 53, 234 428, 626.) Parue en volume en 1876.

L'habitation. Le vêtement. Les aliments. Manuel d'économie domestique à l'usage des écoles secondaires et primaires supérieures. Neuchâtel. La 4me édition parut en 1885.

1876. — Armillaria imperialis, Fries. (B. N., X, 279.)

Statistique des machines à vapeur dans le canton de Neuchâtel. (B. N., XI, 19.)

Le portrait de Madeleine. Nouvelle. (Bibl. univers., LVII, 613.) Parue en 1882 dans *A vingt ans. Trois récits*.

Le pinson des Colombettes, suivi de: Le chat sauvage du gor de Brayes, avec une préface de M. F. B. Paris et Neuchâtel.

1877. — Sur l'asphalte de Lobsann, Alsace. (B. N., XI, 122.)

1878. — Boletus satanas. (B. N., XI, 300.)

Les Sandoz du Val-de-Ruz. (M. N., 64.)

Les appareils à vapeur dans le canton de Neuchâtel. (M. N., 83, 131, 192.)

La combe Hory, avec planche. (M. N., 197.)

Journal d'un émigrant suisse au Texas. (Bibl. univers., LXIII, 128.)

Amour par télégraphe. Nouvelle. (Bibl. univers., LXI, 26, 219, 403 ; LXII, 42, 217.)

1879. — Etat de notre industrie vers 1822. (M. N., 167, 209, 242.)

Rochefort. Discours prononcé à la séance de la Société d'histoire à Rochefort. (M. N., 177.)

Louis Agassiz, avec portrait. (Progr. des cours de l'Académie pour l'année 1879-1880).

1880. — Jenny Eckhardt. (M. N., 101, 125.)

Les esprits du Seeland. (Bibl. univers., V, 28, 218, 416 ; VI, 40, 226.) Parus en 1882 dans *A vingt ans. Trois récits.*

1881. — Louis Agassiz, son activité à Neuchâtel comme naturaliste et comme professeur de 1832 à 1846. (B. N., XII, 355.)

Histoire de mon merle, av. 1 vign. (Ram. de sapin, 1, 5.)

Vieux portraits. Paris, Neuchâtel et Genève.

1882. — Les appareils à vapeur dans le canton de Neuchâtel. (M. N., 145.)

Statistique des machines à vapeur dans le canton de Neuchâtel. (B. N., XII, 495.)

Histoire abrégée de la Société neuchâteloise des sciences naturelles depuis sa fondation. (B. N., XIII, 3.)

Fixation de dessins sur des étoffes par électrolyse. (B. N., XIII, 394.)

Epreuves photographiques de dessins de machines. (B. N., XIII, 420.)

A vingt ans. Trois récits. Paris, Neuchâtel et Genève.

Edouard Desor, 1811-1882. (B. N., XII, 551.)

Edouard Desor. Notice nécrologique. (Actes Soc. helvétiq. sc. natur., 81.)

1883. — Edouard Desor. Discours prononcé à l'ouverture des cours de l'Académie, avec portrait. (M. N., 29.)

Porte de Vermondens à Boudry, avec pl. (M. N., 27.)

Cinquantenaire de la Société neuchâteloise des sciences naturelles. (M. N., 84, 99.)

Tremblement de terre observé à Fleurier en 1817. (M. N., 131.)

Discours prononcé à l'occasion de la réorganisation de l'Académie, le 18 octobre. (Discours, etc., p. 33. Neuchâtel.)

1884. — L'abbé J.-J. Chenaux, av. portr. (Ram. de sapin, 29.)

Fréd.-L.-Alex. Chapuis, 1801-1884. (B. N., XIV, 329.)

Le capitaine Vouga. (B. N., XIV, 332.)

Note sur les champignons. (B. N., XV, 53).

Nice et ses environs. (Bibl. univers., XXI, 346.)

Arnold Guyot, 1807-1884. (B. N., XIV, 313.)

1885. — Arnold Guyot, av. portrait. (M. N., 7, 33, 65).

Appareil fumivore Orvis. (B. N., XV, 215.)

1886. — Les champignons comestibles au marché de Genève. (B. N., XV, 221.)

L'âge de la corne polie devant la Société des sciences naturelles. (M. N., 158.)

Récits neuchâtelois. Lausanne et Paris.

Discours prononcé à l'inauguration du nouveau bâtiment académique, le 27 mars. (Discours, etc., p. 61. Neuchâtel.)

1887. — Henri Ladame, 1807-1870, avec portrait. (M. N., 105, 133.)

Discours à l'inauguration du buste élevé à L. Agassiz par la Société de Belles-Lettres dans le bâtiment académique, le 12 mai. (Souvenir, etc, p. 34. Neuchâtel.)

Les machines à vapeur du canton en 1886. (B. N., XVI, 249.)

1888. — La suggestion pendant le sommeil hypnotique et ses applications à la pédagogie. (B. N., XVI, 282.)

1889. — Le Gor, avec planche. (M. N., 266.)

Explosion d'une chaudière à vapeur à Belmont près Yverdon. (B. N., XVII, 60.)

Station centrale d'éclairage électrique à Mulhouse. (B. N., XVII, 72.)

Sur un Phallus impudicus. (B. N., XVII, 245.)

Croquis jurassiens, illustr. de 55 vignettes par Ed. Jeanmaire. Lausanne.

Deux drames sur les toits. (Ram. de sapin, 15, 17.)

1890. — Deux récits, avec 20 vignettes d'Oscar Huguenin. Neuchâtel et Paris.

Le chemin de fer de Viège à Zermatt. (B. N., XIX, 116).

A nos lecteurs. (M. N., 5.)

Jubilé de M. le professeur L. Favre et discours à cette occasion. (M. N., 101.)

Léo Lesquereux, 1806-1889, av. portr. (Ram. de sapin, 33.)

Léo Lesquereux, 1806-1889. (B. N., XVIII, 3.)

Quelques lettres de Léo Lesquereux de 1849 à 1867. (M. N., 179, 215, 236, 257.)

Sur un Hydnum coralloïdes. (B. N., XIX, 119.)

Hercule Nicolet, lithographe. (M. N., 130.)

1890-91. — Célestin Nicolet, 1803-1871. (M. N., 1890, 269; 1891, 7, 40.)

1891. — Forages à la recherche de la houille en Suisse. (Ram. de sapin, 13, 21.)

Le jubilé du Club jurassien. (Ram. de sapin, 17.)

Traversée de la Gemmi par un chemin de fer. (B. N., XIX, 98.)

Cas de parhélie. (B. N., XIX, 126.)

Le bloc erratique de Bôle. (B. N., XIX, 132.)

Statistique des halos observés dans le canton. (B. N., XIX, 147.)

Les chaudières à vapeur dans le canton de Neuchâtel en 1890. (B. N., XX, 111).

Charles-Guillaume Kopp, 1822-1891. (B. N., XX, 146.)

J.-P. Marat, l'ami du peuple, était-il bourgeois de Boudry? (M. N., 295.)

1892. — Dix-neufs portraits ou une vocation artistique à Neuchâtel avant 1830, avec portrait. (M. N., 103, 127, 166, 175.)

James-Henri Bonhôte. (M. N., 271.)

Le renard du jardin anglais de Neuchâtel, avec 1 vign. (Ram. de sapin, 10.)

Défaut d'une chaudière à vapeur. (B. N., XX, 166.)

Dragages d'Alex. Agassiz dans l'Océan pacifique. (B. N., XX, 177.)

Arnold Guyot, 1807-1884. (Souvenir de l'inaugura-

tion du monument élevé par la Société de Zofingue, p. 75. Neuchâtel.)

1893. — A nos lecteurs. (M. N., 5.)

Notre patois. (M. N., 7, 29.)

Une lettre du marquis de Puisieulx. (M. N., 75.)

Les blocs erratiques. (M. N., 151.)

Notre Musée des Beaux-Arts. (M. N., 197, 227, 257, 291.)

Le loir du jardin anglais de Neuchâtel, avec 2 vign. (Ram. de sapin, 6.)

La grand Harle du jardin anglais. (Mergus merganser. (Ram. de sapin, 28.)

La houille de Marsens. (B. N., XXI, 147.)

1894. — Le premier professeur de botanique d'Agassiz. (Ram. de sapin, 15, 20.)

La Fritillaire (F. Meleagris). (Ram. de sapin, 27, 29.)

Une loutre tuée à Boudry en janvier 1894. (Ram. de sapin, 45.)

Le jardin du Prince et l'atelier de Ch.-Ed. DuBois, avec planche. (M. N., 49.)

Le rebec de la Collégiale de Neuchâtel. (M. N., 68.)

Louis de Coulon, 1804-1894. (Actes Soc. helvétiq. sc. natur., 257.)

Louis de Coulon, 1804-1894, avec portrait. (B. N., XXII, 273.)

1894-95. — Une défilée. (M. N., 1894, 273; 1895, 11.)

1895. — Louis de Coulon, 1804-1894, av. portr. (M. N., 121, 154, 187, 206.)

Origine de la promenade des Zig-Zags à Neuchâtel. (M. N., 297.)

Le patois neuchâtelois. Recueil, etc., publié par la Soc. d'histoire. Neuchâtel. Avant-propos de L. F.

1896. — Aux lecteurs. (M. N., 5.)

Trousseau d'un bourgeois de Neuchâtel en 1778. (M. N., 64.)

Les appareils à vapeur dans le canton de Neuchâtel. (M. N., 161.)

Pierre Jossaud. (M. N., 245.)

Couvées d'oiseaux. (Ram. de sapin, 21, 25.)

Discours d'ouverture de la séance générale annuelle de la Soc. des sc. natur. à Colombier. (B. N., XXIV, 203.)

Matthaeus Hipp, 1813-1893, av. portr. En collab. avec R. Weber. (B. N., XXIV, 208.)

Jules Lerch, 1818-1896, av. portr. (B. N., XXV, 63.)

1897. — Un étudiant neuchâtelois il y a 60 ans. Lettres inédites de Jules Lerch. (M. N., 10, 35, 58.)

Les jeunes années d'études d'un peintre neuchâtelois, Fritz Zuberbühler, 1822-1896. (M. N., 166, 198.)

Léon Du Pasquier, 1864-1897. In memoriam. Neuchâtel.

Discours d'ouverture de la séance générale annuelle de la Soc. des sc. natur. à La Chaux-de-Fonds. (B. N., XXV, 239.)

Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration du monument élevé au Locle à Aug. Jaccard. (B. N., XXV, 267.)

Discours du président sortant de charge de la Soc. neuchâtel. des sc. natur. (B. N., XXVI, 391.)

Le Dr Jules Lerch, 1818-1896, av. portr. (Ram. de sapin, 2, 5.)

De quoi vivent les écureuils. (Ram. de sapin, 25.)

L'Oronge vraie (Amanita cæsarea, Scop.). (Ram. de sapin, 33.)

1898. — Lettre de Thurgovie. (Ram. de sapin, 19.)

La gélinotte des bois (Bonasia sylvestris), avec 1 vign. (Ram. de sapin, 22.)

Le commissaire D. Girard et les reconnaissances des immeubles pour la perception des cens fonciers. (M. N., 63.)

J.-J. Huguenin, 1777-1833, av. portr. (M. N., 77.)

Entrée du Landeron, côté sud, en 1858, av. pl. (M. N., 124.)

Les Neuchâtelois à Porto-Rico il y a 60 ans. (M. N., 125.)

Les bains Warnod, av. pl. (M. N., 170.)

Les appareils à vapeur dans le canton de Neuchâtel. (M. N., 191.)

Une audience au palais de Versailles en 1715. (M. N., 273.)

Sur un accident de chaudière à vapeur à la Neuveveville. (B. N., XXVI, 230.)

Jules Marcou, géologue, 1824-1898. (B. N., XXVI, 387.)

Iles et bancs de coraux des îles Fidji. (B. N., XXVI, 428.)

1899. — Une alerte. Le duc Henri de Guise à notre frontière en 1587. (M. N., 18.)

Alphonse Bourquin à Boudry. (M. N., 32, 64.)

L'abbaye de Saint-Jean, av. pl. (M. N., 126.)

Le comte Louis-François de Pourtalès et le Rameau de sapin. (Ram. de sapin, 7.)

Les carrières de la Raisse et les Romains. (Ram. de sapin, 41.)

1900. — Le renard et le coq. (Ram. de sapin, 14.)

Volkmar Andreæ, 1817-1900, av. portr. (Ram. de sapin, 14, 17.)

Un nid de merles, av. 1 vign. (Ram. de sapin, 23.)
Méprise d'un écureuil. (Ram. de sapin, 48.)
Le Dr Lucien Quélet, 1832-1900. (B. N., XXVIII, 233.)
Nouvelles explorations des îles à coraux de l'Océanie, par Al. Agassiz. (B. N., XXIX, 415.)
Le pont de Serrières, av. pl. (M. N., 125.)
Ch.-Eug. Tissot, 1832-1900, av. portr. (M. N., 311.)

1901. — Ma vie d'étudiant à Neuchâtel, de 1836 à 1840. (Suisse libérale des 7, 12, 16, 25 mars.)
Fugue singulière d'une truite. (Ram. de sapin, 3.)
La brême (Abramis brama), av. 3 vign. (Ram. de sapin, 7.)
Sur la brême. (B. N., XXIX, 452.)
Le bateau-lavoir de Neuchâtel, av. pl. (M. N., 131.)
Bello, av. 1 vign. (Ram. de sapin, 21.)
Poules d'Italie. (Ram. de sapin, 31.)

1902. — Souvenirs de Combe-Varin. (M. N., 8, 49.)
Jean-Baptiste Bonjour, 1801-1882, av. portr. (M. N., 217.)

1903. — Les fontaines de Lignières. (M. N., 19.)
Oscar Huguenin, 1842-1903, av. portr. (Ram. de sapin, 9.)
Encore les écureuils et leurs mœurs. (Ram. de sapin, 31.)

1904. — Auguste Mayor, 1815-1894. (Actes Soc. helvét. sc. natur., LVI; B. N., XXXII, 337.)

1905. — La fille du taupier. Huit jours dans la neige, avec un portrait de l'auteur. Neuchâtel.

1906. — Jean des paniers, 2me éd. Neuchâtel.